

Sommaire

Introduction

UNE ARCHÉOLOGIE DES RITUELS MAGIQUES	11
LA MAGIE... L'IMAGINAIRE... LES MAGIES	12
LA MAGIE ANTIQUE : LES SOURCES	16
LA MAGIE ET LES SCIENCES HUMAINES	18
<i>Les perspectives anthropologiques et les travaux sur les rites sacrificiels</i>	19
<i>L'apport des méthodes archéologiques ou de la « micro-histoire »</i>	20

Croyances et iconographie : symboles prophylactiques et amulettes

INTRODUCTION	25
LES IMAGES MAGIQUES : AMULETTES, ORNEMENTS, GESTES	28
<i>Le « mauvais-cœur »</i>	29
<i>Le fascinum</i>	32
<i>Le medius-digittus impidicus, la mano fica et l'anneau</i>	41

6 MAGIE ET SORTILÈGES DANS L'ANTIQUITÉ ROMAINE

<i>Nodum in se habet nullum...</i>	43
<i>Le cossim cacao, le peditum magicum et le grotesque</i>	44
Le crachat	49
<i>La Méduse et la mort pétrifiante</i>	50
<i>Les animaux, les végétaux et les aliments</i>	54
La chouette	55
Les oiseaux à long bec	57
<i>Les végétaux et autres substances naturelles</i>	59
Les dépôts sacrificiels, l'asarôtos oikos (le sol non balayé) et les limites symboliques	62
L'asarôtos oikos	64

L'envoûtements: les defixiones

INTRODUCTION	71
LES MODALITÉS RITUELLES	71
<i>Un rite performatif</i>	72
<i>Les variations du rituel</i>	76
Les tablettes: les matériaux employés	76
L'enclouage et la ligature	77
Les lieux de dépôt	81
Les divinités invoquées	83
<i>Les ensembles magiques: defixiones, figurines, dessins et offrandes sacrificielles</i>	93
Les contenants	97
Les vestiges osseux	98
Les vestiges organiques	101
Les figurines d'envoûtement	104
Les matériaux employés, facture, composants	107
Le traitement rituel	109
Les scènes figurées	112
Premier groupe	117

Deuxième groupe	120
Troisième groupe	124
<i>Les séquences rituelles</i>	127
<i>Magie ambiguë</i>	
LA SOCIÉTÉ FACE À L'ENVOÛTEMENT	133
<i>Des témoignages littéraires et politiques</i>	133
<i>Des enjeux sociaux et des defixiones</i>	136
<i>La popularité des defixiones</i>	138
<i>Des professionnels de l'envoûtement ?</i>	145
LES « STRATÉGIES MAGIQUES »	148
<i>L'ambiguïté du discours scientifique,</i> <i>des traditions « bourgeoises » et du religieux</i>	155
L'ambiguïté du discours scientifique	155
L'ambiguïté des traditions « bourgeoises »	156
L'ambiguïté du religieux	158
<i>L'ambiguïté des symboles magiques</i>	164
Les caractères	164
Les symboles (clavus, chouette, phallus, Méduse)	166
UNE EFFICACITÉ SYMBOLIQUE DE LA MAGIE ANTIQUE ?	173
BIBLIOGRAPHIE	179
TABLE DES FIGURES	203

Il faudrait faire un jour l'histoire de notre propre obscurité, manifester la compacité de notre narcissisme, recenser le long des siècles les quelques appels de différence que nous avons pu parfois entendre, les récupérations idéologiques qui ont inmanquablement suivi et qui consistent à toujours acclimater notre inconnissance de l'Asie grâce à des langages connus (l'Orient de Voltaire, de la Revue Asiatique, de Loti ou d'Air France).

R. Barthes, *L'Empire des Signes*.

Introduction

UNE ARCHÉOLOGIE DES RITUELS MAGIQUES

Ce présent ouvrage se propose d'observer les rites magiques de tradition gréco-romaine à partir de sources archéologiques, iconographiques et littéraires¹. Dans cette perspective, il se fera l'écho de l'évolution des recherches sur la magie et de l'apport de l'archéologie peu sollicitée en ce domaine.

Il se penchera sur la signification et l'usage des images prophylactiques ainsi que sur les vestiges témoignant de rites d'envoûtement (rites de *defixio*) dont il tentera d'en restituer les séquences.

1. Cet ouvrage est issu d'une thèse de doctorat soutenue en 2003 à l'Université de Paris I-Sorbonne sous la direction de F. Dumasy. Il a été enrichi de remarques des membres du jury de soutenance et de recherches effectués de 2003 à aujourd'hui. Nous sommes tout particulièrement grée des conseils prodigués par John Scheid, Professeur au Collège de France et Pierre-Yves Lambert, Directeur de Recherches au CNRS.

Nous remercions également tous ceux qui nous ont accompagnée dans l'élaboration de ce travail et encouragée. Nous pensons tout particulièrement à ceux qui nous laissée étudier leurs découvertes archéologiques inédites ou leurs fonds documentaires (A. Balmelle, M. Brunet, M. Buckley, A. Ennabli, L. Girard, C. Gravett, H. Lavagne, C. Lamesch, P. Paillet, S. Rollet, S. Sindonino, R. Symmons) ainsi qu'à ceux qui nous ont associée à des manifestations scientifiques et des publications (S. Ardouin, J. Bouffartigue, C. Delattre, H. Inglebert, A. Muller, F. Naudet, M. Provost, L. Vaglinsky). Nos remerciements vont également à tous nos proches.

Il s'efforcera également de démontrer que les pratiques magiques, populaires, reposaient sur des normes, des codes sociaux et religieux qu'elles détournaient. En d'autres termes, la magie sera abordée comme un ensemble d'outils rituels et symboliques utilisés à des fins aussi bien propitiatoires que nuisibles. En démontrant que les sortilèges et les images propitiatoires reflètent un *modus vivendi* antique, cet ouvrage posera la question de leur efficacité.

LA MAGIE... L'IMAGINAIRE... LES MAGIES

Le terme « magie » constitue l'épicentre d'une étonnante production, a priori inépuisable, de parutions littéraires et scientifiques, d'œuvres ou... de messages publicitaires. Parmi le vaste éventail d'ouvrages académiques traitant de « la magie » à partir du XIX^e s., beaucoup d'entre eux ont rassemblé et indexé pêle-mêle des faits, des gestes et des récits, s'intéressant à la fois aux sociétés dites « primitives » (c'est-à-dire « sans écriture ») et au « folklore » du monde rural européen... Époque de thèses que l'on ne défend plus et qui a vu naître un intérêt croissant pour les rituels magiques et les légendes les plus obscures... des peuples de la Nouvelle Guinée au Latium primitif en passant par les mystères de l'Égypte d'Howard Carter et des maléfices de Toutankhamon ; époque qui offrit à un public alors avide d'exotisme et de sensations des titres d'ouvrages éloquentes tels que *Les derniers sauvages : la vie et les mœurs aux îles Marquises* de M. Radiguet (1882), *Aux îles Marquises. Secrets, cancheurs et férocité des cannibales* de R.- P. Mouly (1949) ou encore *Mœurs et superstitions des Néo-Calédoniens* publié à Nouméa en 1900 par le père missionnaire Lambert d'après des textes et des dessins parus dès 1879 dans le *Bulletin Hebdomadaire Illustré de l'œuvre de la Propagation de la Foi* ; époque d'érudits qui réinventèrent les mots « mana » et « tabou » ainsi que celle d'historiens qui interprétèrent à la lumière de l'ethnographie, des faits et gestes de dieux et de

héros de légendes, et ce en dépit de ce que livrait l'archéologie naissante. De nombreuses thèses se fondèrent ainsi sur la notion nébuleuse de « mana ». Emprunté au mélanésien, ce terme, fut défini comme un pouvoir diffus, présent en toute chose - objet, animal, personnes – se manifestant par des effets surnaturels et hors du commun. Le concept séduisit et fit le tour du monde académique. La manie du « mana » fit autant recette chez les antiquisants, tel le célèbre Albert Grenier (Grenier 1947), que chez les ethnologues. On expliqua de nombreux prodiges, rites, objets culturels de l'ancienne Rome comme des faits relevant dudit mystérieux fluide magique... Selon G. Dumézil, ces thèses s'inspiraient de l'ouvrage de l'évêque Codrington (*The Melanesians*) consacré aux Mélanésiens et publié en 1891. Ce dernier stipulait: « *La pensée mélanésienne est entièrement dominée par la croyance en un pouvoir ou une influence surnaturelle, qui est appelée presque partout mana. C'est cette force qui produit tout ce qui est au-delà du pouvoir ordinaire des hommes, en dehors des règles communes de la nature. Elle est présente dans l'atmosphère de la vie, s'attache aux personnes et aux choses, et se manifeste par des effets qui ne peuvent être attribués qu'à son opération* » (Dumézil 1974, p. 36). L'impéritie de ces travaux fut soulignée par G. Dumézil. Celui-ci démontra le profond enracinement dans les recherches plus récentes, notamment celles du latiniste H.J. Rose¹. Dans son ouvrage de 1950, *Ancient roman religion*, H. J. Rose soutenait en effet que le terme « numen » correspondait très exactement à « mana ». Selon cette théorie, le « numen » témoignait sans conteste d'une forme primitive de la religion romaine alors fondée sur un pouvoir obscur et inexplicable...

Si la religion naissante de Rome fut qualifiée de « prédéiste », la mode de la magie et du fantastique se manifesta à travers d'autres thèses. Les « vertueuses »

1. Le dossier est intitulé *La religion romaine la plus ancienne: numen ou deus ?* repris dans *La religion romaine archaïque* (op. cit., p. 36 sq.).

vestales ou les héroïnes telle la petite Heidi, devinrent les icônes candides d'un jardin de « bons sauvages », image romantique que font d'ailleurs revivre aujourd'hui quelques fables écologiques de mangas à succès tel que *Princesse Mononoke* du metteur en scène Hayao Miyazaki.

Le plus emblématique et le plus populaire des travaux est le *Rameau d'or* de J.-G. Frazer – une gigantesque encyclopédie en douze volumes parue au XIX^e s.. Comme les travaux de H.-J. Rose le démontrent, cette œuvre marqua en profondeur et dans la durée l'approche scientifique de la magie et de la religion. Au lendemain de la seconde guerre mondiale, la communauté scientifique n'en n'avait pas encore fini avec cette « pauvre magie » comme le formule l'ouvrage *La Sorcière* du célèbre historien Michelet. Les thèses qui se sont inspirées du *Rameau d'or* louaient la culture occidentale industrialisée, urbaine, débarrassée de toute trace de « primitivisme » et de folklore. Plus qu'un éclairage pertinent sur les pratiques magiques, ces travaux s'avèrent en définitive un moyen d'évaluer la façon dont l'Occident industrialisé abordait et considérait les rites et les croyances des autres peuples.

On pourra comprendre qu'à partir de ces travaux, toutes sortes d'hypothèses y compris les plus dangereuses se sont développées. On ne reviendra pas ici sur les travaux de M. Eliade (Dubuisson 1993). On imagina que la magie correspondait à une religion naissante (celle de la Rome primitive ou d'une population indienne par exemple) ou détournée (satanisme) et on en conclut que la religion monothéiste était la plus aboutie, la plus évoluée, ce qui nourrit divers ouvrages de propagande qui se plaisaient à biaiser volontairement les sources archéologiques et historiques... dérivés dont le but dépasse le domaine des sciences humaines. On ne commentera guère plus comment sous le III^e Reich, les sources archéologiques furent employées pour appuyer le discours nazi sur la supériorité des peuples nordiques et germains... On peut ainsi mesurer - en les comparant à

des thèses comme celles de H. J. Rose - toutes les avancées réalisées dans les domaines de l'ethnologie comparée, de l'histoire des religions par des chercheurs tels G. Dumézil.

Il n'y a pas lieu de s'étonner que la magie soit encore sujette aux préjugés. Pour l'Antiquité, les sources littéraires et juridiques en livrent une image caricaturale (*supra*). Par ailleurs, quant il en est question, les ouvrages sur les religions n'y consacrent bien souvent que quelques pages généralement reléguées en annexe. Cependant, il est vrai qu'à première vue, les sources directes livrées par l'archéologie pourraient corroborer ces tendances. Issus de sépultures ou de lieux de culte chtoniens, les textes de malédictions invoquent généralement des « dieux infernaux », des « morts-démons ».

Citons également une anecdote éloquente relatée par A. Bernand. Selon ce dernier le papyrologue K. Preisendanz qui avait étudié et publié le premier corpus de papyrus de magie grecque entre les années 1928 et 1940 (formules, hymnes, sacrifices, envoûtements...) s'était vu contraint d'intituler son enseignement à l'université *Extraits de papyrus grecs...* contexte au sein duquel un professeur avait pu déclarer que ces sources « privaient l'Antiquité de la splendeur du classicisme »... tout simplement parce qu'elles ne correspondaient pas à l'image conventionnelle d'une Grèce, mère de la raison, de la philosophie et de la tragédie (Bernand 1991, p. 17).

LA MAGIE ANTIQUE : LES SOURCES

Si les sources littéraires ou historiques mentionnent la magie ou la décrivent longuement, elles n'en offrent pas réellement d'analyse. Dans la plupart des cas, la magie est marginale, ses pratiques sont spécifiques aux bas-fonds, aux sorcières « *se roulant sur des cadavres* », aux nécromants avides du sacrifice de jeunes enfants, aux barbares et aux charlatans ou à l'extravagance d'empereurs¹. Cependant, ces écrits permettent parfois de constater la façon dont un public érudit ou plus large appréhendait la magie².

À côté de ces données littéraires, il existe trois autres types de témoignages : les Papyrus Magiques Grecs et démotiques d'Égypte (PMG/PDM), les amulettes et les *defixiones* (ou tablettes de malédiction). Sources de première main, elles ont jeté un éclairage totalement nouveau sur les mentalités antiques dès lors qu'elles ont été étudiées.

Rédigés entre le II^e s. av. J.-C. et le V^e ap. J.-C., les Papyrus Magiques Grecs constituent de véritables manuels de magie, livrant de nombreux hymnes, incantations et procédures telles que la préparation d'onguents, de philtres et de sacrifices. Ces prescriptions ont notamment permis de démontrer que les gemmes magiques³ n'étaient pas forcément de simples « portes-bonheur » mais servaient à l'exécution de rituels (Seyrig 1934, 1935, Mouterde 1930...). L'une d'elles préconise ainsi de prendre une pierre et d'y graver une première image figurant Aphrodite à cheval sur Psychè et brûlé par Eros ainsi qu'une deuxième représentant le couple

1. Une récente étude a fait le point sur le sujet : « *La representación social estandarizada hace del mago una encarnación del mal y de la perversidad, concentrando todos los trazos negativos de la naturaleza humana...* » (Simón 2001, p. 105-132). Voir aussi Clerq 1995, p. 197.

2. Le bilan est identique concernant les textes de lois d'après lesquels la magie était criminelle.

3. Pierres précieuses ou semi précieuses comportant une inscription ou une image.

enlacé, puis de consacrer l'objet et de le placer sous sa langue avant de réciter une formule (Mouterde 1930, p. 53-55). Néanmoins, ces pierres ne trouvent pas toujours de comparaison et souvent leur contexte archéologique d'origine est inconnu¹. De fait, leur interprétation est difficile. Cependant, il existait une grande quantité de symboles prophylactiques (phallus, mauvais-œil...) qui ornaient les édifices privés et publics, les pendentifs, les bagues et qui se traduisaient dans le langage et les gestes conjuratoires. À partir de comparaisons, beaucoup permettent d'appréhender les mentalités antiques.

Les *defixiones* (ou *tabellae defixionum*), elles, sont des textes exécratoires remontant entre le v^e s. av. J.-C. et le iv^e s. ap. J.-C. et qui étaient gravés sur de petites plaquettes (généralement en plomb). Parfois perforés par un ou plusieurs clous, enroulés sur eux-mêmes ou pliés, ces objets inscrits étaient insérés dans une sépulture, le sous-sol d'un amphithéâtre ou bien encore immergés dans une fontaine votive, un puits, un cours d'eau... en somme des lieux propices au contact avec les divinités *d'en bas*... Tourné vers ces dernières, ce rituel était censé modifier le cours des événements en la faveur de leurs auteurs. Selon les deux verbes qui, en latin et en grec le désignaient, *defigere* (« fixer ») et *Καταδειν* (« *lier vers le bas* »), les victimes devaient être « fixées », « liées en-bas » ou bien « paralysées », « immobilisées par des paroles », en un mot vouées aux pires des gémonies (Graf 1994, p. 142-144). Il est apparu que la plupart de ces vestiges manifeste la volonté ardente de voir une issue favorable à une course de chars (*tabellae agonisticae*), à un différend amoureux (*tabellae amatoriae*) ou à un procès (*tabellae iudicariae*) (Audollent 1904)².

1. Elles appartiennent généralement à des collections anciennes.

2. Certaines visaient soit un plaideur dont on voulait triompher au cours d'un procès, soit un voleur dont on souhaitait le châtement ou qu'il restituât le bien volé, soit un rival en amour que l'on désirait évincer

Bien que l'apport des Papyrus Magiques Grecs soit incontestable, il n'est pas toujours évident de restituer les modalités et les séquences du rituel de *defixio*. Si on sait qu'il incluait des sacrifices, les données sont souvent partielles ou complexes. La majorité des *defixiones* est issue de fouilles anciennes dont le contexte archéologique souffre d'un grand manque de précision. Cependant, plusieurs découvertes récentes et les progrès de l'archéologie ont permis d'attester toute la richesse, la complexité et les variations de ce rite d'envoûtement.

LA MAGIE ET LES SCIENCES HUMAINES

À chaque fois qu'il tente d'interpréter le vestige matériel d'un rite, le témoignage d'une croyance ou bien une représentation figurée, l'historien des religions ou l'archéologue, est subordonné à la qualité de ses sources (et en cela, le hasard est capricieux) et se trouve facilement exposé à la subjectivité¹... On reconnaîtra la lourdeur du bilan relatif aux *defixiones*. Au-delà de leurs lots de tortures et leurs listes de démons invoqués, elles reflètent les enjeux et les ambitions qui animaient leurs auteurs et en cela contribuent à l'étude des mentalités antiques fort éloignées des nôtres.

Bien que les travaux de Frazer aient laissé leur empreinte dans les études sur la magie et la religion, (depuis bien longtemps) d'autres, comme ceux des anthropologues Cl. Lévi-Strauss, M. Granet, R. Bastide et J. Favret-Saada, s'y

ou un être que l'on voulait soumettre à ses volontés, soit un cocher de cirque ou un gladiateur dont on espérait la défaite.

1. En témoigne, entres autres, le spectre de la poupée « vaudou » universelle ; une dénomination certes pratique chez les antiquisants qui se sont penchés sur les *defixiones* mais qui en dit long sur la popularité du terme « vaudou » et sur son héritage. Mais qui n'a pas en mémoire les images fortes des *Sept boules de cristal* ?

sont totalement détachés. On ne saurait non plus ignorer l'apport des études en philosophie du langage de J-L. Austin¹. Selon ce dernier, lorsqu'une parole ne se cantonne pas seulement à décrire un acte mais qu'elle en est à l'origine, elle est agissante, c'est-à-dire performative. Ainsi, « *il existe des verbes 'performatifs' pour lesquels l'acte d'énonciation constitue l'accomplissement même de l'énoncé: en disant "je le jure", j'accomplis le serment* » (Graf 1994, p. 26). Depuis, les anthropologues ont volontiers considéré les rituels magiques (formules, objets, gestes) comme les expressions d'un langage codifié reconnu par tous dans une culture donnée et construit à partir de liens métaphoriques, analogiques dont le sens et le potentiel « magique » est transférable à tout objet (Tambiah 1985). Ils ont démontré que leur efficacité reposait sur la persuasion². En définitive, comme l'a formulé M. Augé, la magie, « *n'est pas la négation du social mais le secret ou l'un des secrets de son fonctionnement* » (Augé 1982).

Les perspectives anthropologiques et les travaux sur les rites sacrificiels

Dans le domaine antique et des études sur les rites sacrificiels romains, on citera les travaux de J. Scheid. L'un de ses ouvrages intitulé *Quand faire, c'est croire, Les rites sacrificiels des Romains* démontre que les sacrifices opérés lors des cérémonies religieuses ont un sens que seule l'analyse des gestes et des paroles énoncées (en l'occurrence, écrites) peut éclairer. Plus qu'une étude sur les rites romains, il expose une méthodologie rigoureuse amenant à se défier

1. Études publiées dans un recueil de conférences en 1962 sous le titre de *Quand c'est faire, c'est dire*.

2. Des études antérieures avaient déjà souligné la valeur des paroles et leur efficacité. Citons les travaux de E. Evans Pritchard consacrés à la sorcellerie pratiquée chez les Azandé (Evans Pritchard 1937).

des idées préconçues dues en grande partie à la pensée monothéiste de nos sociétés modernes. On n'omettra pas non plus l'apport de l'ouvrage de F. Graf paru en 1994 et intitulé *La magie dans l'Antiquité gréco-romaine, idéologie et pratique*. Grâce à ces travaux dont la lecture a fortement marqué nos recherches, la question de la signification des vestiges archéologiques aussi ténus soient-ils et celle de l'efficacité des symboles magiques nous sont apparues pertinentes.

*L'apport des méthodes archéologiques
ou de la « micro-histoire »¹*

Parallèlement à ces travaux, ces dernières décennies, le domaine des études sur la magie antique s'est considérablement enrichi. Plusieurs études récentes se sont en effet démarquées, et ce aussi bien par la rigueur de leurs inventaires (Jordan 1985a, 2000) que par la pertinence de leur approche. Reposant sur une connaissance réelle des sociétés concernées (Faraone 1999), leurs auteurs ont ouvert de nouvelles perspectives et ont notamment libéré les recherches des dichotomies traditionnelles (Magie/Religion).

Les méthodes archéologiques récentes livrent quant à elles de plus en plus d'informations. Elles permettent en effet de s'interroger sur les traces témoignant de gestes rituels. L'ont démontré plusieurs études (Cazanove 1991, Scheid 1984, 2000, Lepetz, Van Andringa 2004, 2008). Cependant, la fouille archéologique ne peut livrer des réponses qu'à des questions pertinentes (Scheid 2000, p. 622). Autrement dit, la connaissance des notions de sacrifice, de rite et de religion est primordiale (cf. Scheid 2005).

Dans le domaine des pratiques magiques, l'archéologie a démontré que les *defixiones* pouvaient être rédigées sur des supports en cire, en bois et pas uniquement en plomb

1. Le mot est de J. Scheid (Scheid 2000).

comme on le prétend souvent...¹. À l'instar des sources littéraires, elle démontre que l'usage rituel du clou n'est pas non plus propre aux *defixiones*. Il intervient également dans le domaine religieux et prophylactique (Bailliot 2004). Le bilan est identique concernant le roulage, le pliage des objets et l'usage de « signes magiques » (*characteres*)².

Les lots entiers de *defixiones* mis au jour dans les années 2000 accompagnés de figurines et d'autres artefacts, quant à eux, ouvrent de nouvelles perspectives et enrichissent considérablement nos connaissances sur le rite de *defixio*. Il s'agit de deux ensembles majeurs et récemment observés *in situ*, l'un dans la fontaine et la citerne du sanctuaire d'Anna Perenna à Rome (Piranomonte 2002, 2005) et l'autre dans une partie du temple d'Isis et de Magna Mater à Mayence (Witteyer 2005). D'autres découvertes, plus modestes, tel le dépôt d'une figurine dans la cave d'un édifice gallo-romain du centre de Reims, se sont avérées tout aussi intéressantes (Bailliot 2009). Le niveau de conservation de toutes ces découvertes s'est avéré exceptionnel. Elles ont notamment livré des matériaux organiques (cire, bois...) témoignant d'offrandes et de sacrifices en relation avec les *defixiones*³.

1. Ce matériau est relativement courant. Il servait de support à d'autres textes comme les timbres d'amphore et les lettres commerciales qui étaient également pliés ou roulés. En réalité, le choix « magique » de ce métal, « lourd » et « froid » n'est attesté que par des commentaires tardifs. Il s'agit là d'une exégèse postérieure à la pratique du rite de *defixio*. (Charvet, Ozanam 1994, p. 18).

2. Les temples ont par exemple livré de nombreuses plaques votives pliées ou roulées et que l'on considère parfois à tort comme des *defixiones* (Bailliot 2001a). La présence de *characteres* (signes magiques non déchiffrés à ce jour) ne constitue pas non plus un critère fiable puisque les amulettes (plaques inscrites, bijoux) en comportent également (Bailliot 2001b).

3. En ce sens, ces vestiges renvoient directement aux Papyrus Magiques Grecs.

Ces nouveaux éléments ont permis de confirmer la variation du rite de *defixio* et de dépasser les critères de classification proposés en 1904 dans le travail remarquable de A. Audollent. Ayant déchiffré et traduit environ 300 textes de *defixio*, ce dernier distinguait quatre catégories principales en fonction de leur mobile (*supra*). Si cette classification est pratique, elle ne permet pas de s'interroger sur les modalités rituelles, reposant sur une méthode d'investigation fondée sur le contenu des textes et non sur les données archéologiques¹. Par exemple les représentations figurées gravées à même les tablettes à côté du texte (divinités, victime du rite, animaux et objets divers), n'apparaissent pas toujours dans les publications anciennes et n'ont jamais donné lieu à un catalogue exhaustif. Pourtant, elles complètent les textes et bien souvent en éclairent le sens. Seules les publications récentes, comme celles de D-R. Jordan sur des *defixiones* de Carthage (Jordan 1994a), livrent toutes les caractéristiques des tablettes et le contexte archéologique.

Bien que les études sur la magie aient considérablement progressé, la tendance à minimiser les données archéologiques par rapport au contenu des textes perdure. Dans les années Quatre-vingt-dix, H. Versnel a proposé de distinguer les textes de malédiction faisant suite à un vol et les autres catégories de *defixiones* (Versnel 1991). Malgré tout l'intérêt et la pertinence des comparaisons entre les formules exécutoires et le vocabulaire juridique, l'hypothèse ne fait pas l'unanimité (Ogden 1999, p. 38). Par ailleurs, H. Versnel ne confronte pas son hypothèse aux modalités rituelles perceptibles via les gestes pratiqués sur les tablettes (pliage, enclouage...) et le contexte archéologique.

1. Néanmoins, dans certains cas, la classification est fructueuse. Ainsi, Ch. Faraone a-t-il replacé la pratique de la magie amoureuse dans son contexte culturel et social, ayant distingué les charmes d'attraction de ceux destinés à détacher une personne d'une autre. Il a démontré que les acteurs de la magie était souvent des hommes (Faraone 1999).

Ce décalage d'intérêt entre sources écrites et données archéologiques se perçoit également via les analyses des figurines anthropomorphes sexuées qui accompagnaient parfois les *defixiones*. Certaines, qui ont précédé les remarquables travaux de Ch. Faraone, n'envisagent pas qu'elles puissent avoir été associées à des catégories autres que les *tabellae amatoriae* (charme amoureux).

En définitive, en dépit de toute leur importance, les recherches focalisées sur l'écrit ont tendance à minimiser la pertinence des liens métaphoriques qui existaient entre les formules, les gestes et les représentations figurées.